



Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski et la littérature russe dans la presse bruxelloise de 1850 à 1900

ARTICLE DE DANIEL DROIXHE
MEMBRE PHILOLOGUE DE L'ACADÉMIE

Les nouvelles du 2 juillet 2022 nous apprennent qu'en raison de la guerre en Ukraine, des statues d'Alexandre Pouchkine ont été déboulonnées dans plusieurs villes en tant que « symboles de la dérussification prônée par Kiev ». On sait que, dès le 12 mars, avait circulé la nouvelle selon laquelle l'université de Bicocca de Milan avait décidé de reporter les cours consacrés à Dostoïevski. D'autres mesures furent prises en Europe et aux États-Unis pour annuler des concerts donnés par des artistes russes tels que le pianiste Denis Matsuev ou le chef d'orchestre Valery Gergiev. La B.B.C. n'a pas manqué de relever le retrait des représentations de Pouchkine dans une dizaine de villes d'Ukraine, comme à Tchernihiv, où, notent ironiquement certains commentateurs, l'écrivain avait été exilé par le tsar. À Oujhorod, à plus de six cents kilomètres à l'ouest de Kiev, le buste de Pouchkine avait fait l'objet d'une malencontreuse inscription, en raison de la ressemblance qu'offrait l'écrivain avec Joe Dassin. Ces tribulations politico-culturelles ne peuvent laisser indifférent.

On se propose ci-dessous de rappeler comment les œuvres de trois grands écrivains furent reçues dans la presse bruxelloise de leur temps¹.

*

Dans *Alexandre II. Le printemps de la Russie*, Hélène Carrère d'Encausse écrit : « La première moitié du XIX^e siècle fut, pour la Russie, malgré le despotisme de Nicolas I^{er},

¹ Je remercie Muriel Collart, Alice Piette, Hubert Hedebouw de l'aide apportée à la rédaction de cet article. On a respecté l'orthographe des noms des écrivains et des lieux dans les textes originaux.

un véritable âge d'or. D'abord pour la littérature qui – Pouchkine en est le symbole – connu un véritable apogée, marqué par le triomphe d'une langue moderne allégée, fluide, d'une incomparable richesse². » Si Vassili Joukovski représente l'avant-garde du romantisme dans l'empire, d'autres parmi « les plus grands écrivains russes – Pouchkine, Lermontov, Gogol » – sont marqués par celui-ci même s'ils ne s'en réclament pas expressément. « C'est aussi le moment où paraissent les premiers ouvrages de Tourgueniev, de Dostoïevski, de Tolstoï. » Pouchkine et Lermontov « montraient la voie de la contestation qui caractérisera toute la seconde moitié du siècle ». Mais à la différence de ceux-ci, qui incarnaient soit la révolte, soit une mutation du pays envisagée d'un point de vue européen, il appartient à Gogol de livrer « la plus accablante dénonciation de la société russe dans *Les Âmes mortes* ou *Le Revizor* », tout en limitant une politique de réforme radicale. Il chercha en effet « le salut dans la spécificité russe, soutenant qu'il était bon de conserver les paysans serfs dans l'ignorance, ce qui choque profondément les Russes lettrés dont il était ».

Cette particularité ou originalité de Gogol invite à considérer de quelle manière son œuvre fut reçue dans la presse contemporaine. L'essai qui suit envisagera principalement celle parue à Bruxelles du milieu à la fin du XIX^e siècle. Les dates en sont choisies de manière arbitraire. Le milieu du XIX^e siècle, en Belgique, est caractérisé par une époque de transition du point de vue politique. Comme l'écrit Henri Pirenne, « l'avènement du cabinet libéral du 12 août 1847 ouvre, en Belgique, l'ère du gouvernement parlementaire pur », c'est-à-dire d'un « gouvernement des partis » qui se « prolongera jusqu'à la grande guerre ». Aux essais d'unionisme qui avaient marqué les débuts de la Belgique, depuis 1830, succéda une opposition frontale entre catholicisme et libéralisme, au moment où celui-ci accueillait ou dissimulait des tendances présocialistes qui vont se traduire dans la presse envisagée ici.

Cette dernière se trouve évidemment au cœur des affrontements. Elle retentit des combats que suscitaient la réforme de l'enseignement et l'affaire de la « Loi des Couvents » : l'une et l'autre étaient ressenties dans les milieux progressistes comme une stratégie pour maintenir, voire augmenter l'emprise de l'Église sur les consciences. Une comparaison avec la France y invitait. La loi Falloux de 1850

² Carrère d'Encausse, Hélène, *Alexandre II. Le printemps de la Russie*, Paris, Fayard, 2008, Le livre de Poche, p. 68-69.

« ramenait l'État à l'Église », comme l'écrit Pirenne. La réforme des couvents et le régime de la « mainmorte » y tendaient également. « En s'écartant des principes posés par la Révolution française, cette réforme se prêtait trop aisément à l'accusation de viser au retour de l'Ancien Régime pour que l'opposition libérale ne s'emparât pas aussitôt de ce grief. » Des émeutes s'ensuivirent. On « huait les ministres », on « sifflait le nonce du pape », on « brisait les vitres du couvent des capucins et des bureaux de la rédaction de *L'Émancipation* », journal détenu par la Société pour le Progrès de la Presse conservatrice et nationale³.

On s'est borné à envisager un éventail réduit de la presse bruxelloise, en s'attachant à quelques périodiques qui représentent des aspects du spectre politique. L'information qu'il comporte, concernant Gogol, Tourgueniev et plus généralement la littérature russe, est très inégale, par rapport au volume du lectorat.

Ainsi, *L'Étoile belge*, qui atteignait le plus haut tirage, fournit le moins de jugements originaux sur ces auteurs⁴. Anti-bonapartiste, il est surtout tourné vers la politique française.

La voix de l'Église est notamment portée par le *Journal de Bruxelles*, fondé avant l'indépendance, qui peut faire valoir un tirage dépassant les deux mille exemplaires, au moment où il est concerné par cette enquête⁵.

La Réforme annonce sa couleur politique en se présentant comme l'*Organe de la démocratie libérale*, mais on va voir que sa tonalité s'avère souvent différente de celle qu'on attendrait d'un journal « libéral » quand le terme est pris dans un sens moderne⁶. Cela tient d'abord à la personnalité de ses dirigeants. Si Émile Fairon est président de l'association libérale de Saint-Gilles, à Bruxelles, il se situe très à gauche, en direction du mouvement qu'accueillera en 1885 le Parti Ouvrier Belge. Son partenaire, Georges Lorand, incarne aussi la tendance « radicale » par sa présidence de la Ligue belge des Droits de l'Homme. Le militantisme régional wallon gagnera le

³ Si la rédaction était effectivement de tendance conservatrice et catholique, ce journal a pu être considéré comme « le dernier organe modéré de la presse catholique ». Braive, Gaston, « Les groupes de presse belges en 1858 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 45/2, 1967, p. 408-437. - https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1967_num_45_2_2679

⁴ Liesen, Bruno, *Bibliothèques populaires et bibliothèques publiques en Belgique (1860-1914) : l'action de la Ligue de l'enseignement et le réseau de la Ville de Bruxelles*, Éditions du CEFAL, 1990, p. 113.

⁵ Blanpain, Marthe, *Le « Journal de Bruxelles ». Histoire interne de 1863 à 1871*, Louvain-Leuven, Éditions Nauwelaerts ; Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1965,

⁶ De Paepe, Jean-Luc, *La Réforme, organe de la démocratie libérale*, CIHC, Cahiers 64, Leuven-Parijs, 1972.

journal à la fin de la période envisagée, quand les Liégeois Hector et Achille Chainaye en prendront le contrôle.

Le Peuple naît en décembre 1885. Les idées socialistes qui le régissent n'accorderont qu'une place tardive à Gogol et à la littérature prolétarienne, mais réserveront à un militant socialiste de premier ordre, en rupture avec l'Université Libre de Bruxelles, l'occasion d'un article intéressant sur Dostoïevski.

Une place plus réduite encore sera occupée par *Het Laatste Nieuws*, fondé en 1888, qui représente ici la presse bruxelloise néerlandophone. Cette référence ne fait probablement apparaître qu'une partie très superficielle de la réception de la littérature russe en Belgique. La contestation des propriétaires fonciers par les moujiks devait trouver un écho chez les Flamands qui se sentaient dominés par la bourgeoisie francophone. L'antagonisme culturel était sensible à l'Académie royale de Belgique dès les premières années de sa restauration sous Léopold I^{er}. En 1851 était créé le Willemsfonds, qui revendiquait les droits de la langue flamande sous la bannière du libéralisme. Cinq ans plus tard, était constituée ce qui est couramment appelé la « Commission des griefs flamands ».

Le terminus ad quem de la présente enquête résultera de la succession de deux événements. En 1889, Melchior de Vogüé est élu à l'Académie française. Dix ans plus tard, la scène bruxelloise est marquée par la révélation triomphale du *Revizor* de Gogol. Ces consécration vont apparaître comme le couronnement d'une longue et constante progression d'intérêt pour les lettres russes et la mise en cause d'un système institutionnel qui ne manque pas de renvoyer, parfois, l'image du pays des tsars à celle du Second Empire et de la Belgique de Léopold II.

LA DÉCOUVERTE DE GOGOL (1852-1854)

Les premières mentions de Gogol dans la presse bruxelloise font état de sa disparition en 1852. Le *Journal de Bruxelles* annonce sobrement, le 4 avril : « La Russie vient de perdre son plus grand écrivain, Nicolas Gogol. » *L'Étoile belge* rapporte en première page, dans son numéro du lendemain, les circonstances de sa mort :

Un des premiers écrivains de la Russie, Nicolas Gogol, vient de mourir à Saint-Petersbourg. Une circonstance assez singulière a signalé la fin de cet homme

éminent, qui à son esprit joignait un sentiment profondément religieux. Gogol n'avait aucun symptôme extérieur de la maladie, mais il se sentait agité d'un triste pressentiment. Il fit appeler un pope, lui confessa qu'il allait mourir et qu'il avait besoin d'être administré ; mais c'était un jour où il fallait pour cette cérémonie une autorisation spéciale du métropolitain. L'autorisation fut demandée par le pope, qui s'efforçait vainement de rassurer l'écrivain. Gogol reçut les sacrements religieux, et, ce qui est plus bizarre, c'est qu'en effet, quelques heures après, il était mort.

Ce texte reproduit celui paru le 1^{er} avril 1852 dans la *Revue des Deux Mondes*⁷. *L'Étoile belge* reprenait également le jugement littéraire de la *Revue* : « Ce qui distinguait le talent de l'écrivain russe, c'était une rare puissance d'analyse, un don particulier de pénétrer la réalité et de la reproduire. Des études récentes avaient naturalisé ce remarquable talent dans la littérature française. Ses ouvrages les plus connus sont : *les Veillées de la Ferme*, *l'Inspecteur*, *les Âmes mortes*, *Migorod* et *le Manteau*. » On sait que Mérimée collaborait alors activement à la *Revue* et qu'il avait donné dès 1846, chez Michel Lévy frères, une édition de *Carmen* notamment suivie de *La Dame de pique* et des *Bohémiens* de Pouchkine ainsi que d'une étude sur Gogol. Il y annonçait : « Je n'ai lu de M. Gogol que les trois ouvrages dont je viens de transcrire les titres, c'est-à-dire un recueil de nouvelles, un roman et une comédie⁸. » Il désignait par-là : « *Nouvelles russes. Mèrtvyia douchi (Les âmes mortes). Revizor (L'inspecteur général)* ». Il ajoutait : « Je crois qu'il a encore publié des lettres, qui ont fait sensation dans son pays, sur des sujets philosophiques et religieux. » Mérimée se déclare incompetent pour en dire davantage. « D'ailleurs, comme romancier et comme auteur dramatique, M. Gogol me paraît mériter une étude particulière, et il ne lui manque peut-être qu'une langue plus répandue pour obtenir en Europe une réputation égale à celle des meilleurs *humoristes* anglais. »

La *Revue des Deux Mondes* n'ouvre pas seulement à la France le chemin de l'intérêt pour l'écrivain russe par l'article d'avril 1852, mais fait également un sort, en 1851, à la première édition, présentée par Mérimée, d'un choix de *Nouvelles russes* de

⁷ *Revue des Deux Mondes*, t. XIV, 1852, p. 186.

⁸ Mérimée, Prosper, *Carmen. Arsène Guillot – L'abbé Aubain – La dame de pique – Les Bohémiens – Le hussard – Nicolas Gogol*. Neuvième édition, Paris, Michel Lévy Frères, 1875, p. 309 sv.

Gogol, publiées par Louis Viardot en 1845. On sait aussi que ce dernier, saint-simonien de tendance présocialiste, voyageait au même moment en Russie et, ignorant le russe, avait notamment recouru à Ivan Tourgueniev pour la traduction des *Nouvelles* de l'auteur. Au reste, Viardot ne revendiquait, concernant la publication des *Nouvelles*, qu'une participation à la mise en forme stylistique⁹.

L'Étoile belge va rester un journal attaché à la figure de Gogol. Le périodique informe laconiquement ses lecteurs, en 1854, qu'on « annonce pour samedi, à la porte Saint-Martin, la première représentation des *Russes peints par eux-mêmes*, pièce de mœurs en cinq actes, traduite de Nicolas Gogol, et arrangée pour la scène française¹⁰. » La comédie offrait, ainsi rebaptisée, le *Revizor*, effectivement créée le 15 avril 1854.

À côté du *Journal de Bruxelles* et de *L'Étoile belge*, la presse régionale prête aussi une attention particulière à la chronique littéraire russe, là où le niveau culturel est élevé, notamment en raison de la présence d'une université. Ainsi, *Le Messager de Gand*, qui se présente comme le *Journal de l'ordre, par la liberté, l'instruction et le travail*, inscrit dans sa « Nécrologie de 1852 », le 6 janvier 1853, les décès de Gogol, « poète russe » et de « Michel-Nicolas Sakoskin, romancier », c'est-à-dire de Michel Zagoskine, dont le succès précède celui de Tolstoï. Gand comptait une université depuis 1817.

GOGOL, TOURGUENIEV ET LE *JOURNAL DE BRUXELLES* (1860-1870)

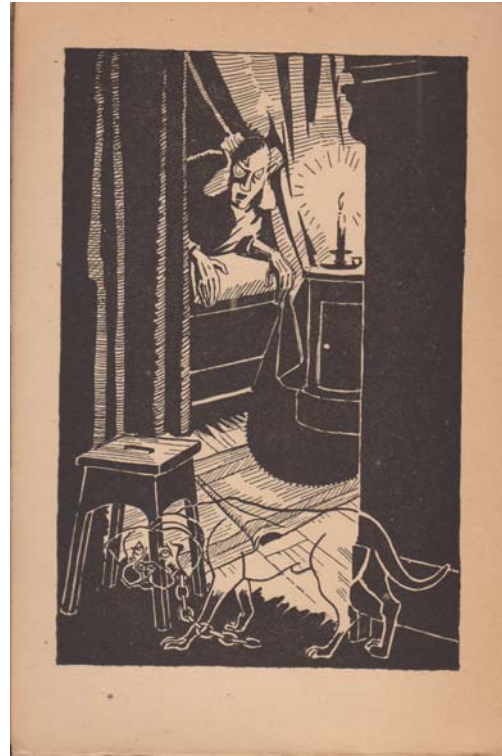
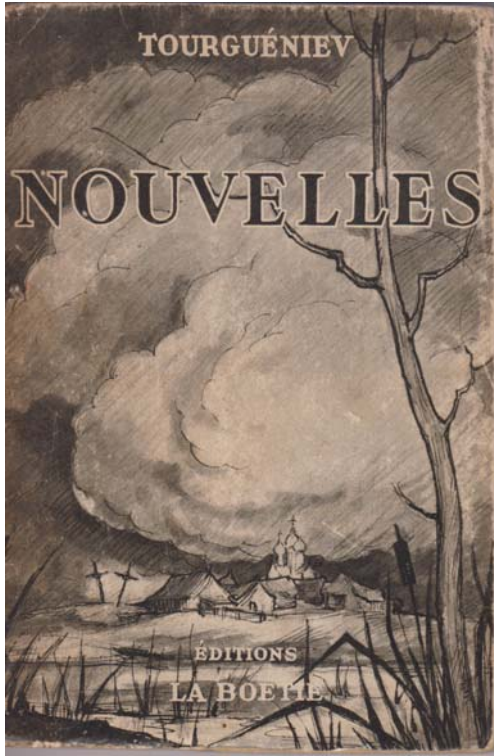
Le *Journal de Bruxelles* témoigne de la présence croissante des écrivains russes à Bruxelles dans la décennie qui suit. Au printemps de 1863, la Librairie de l'Office de Publicité, située au 39 du Mont de la Cour, annonce de manière répétée, de semaine en semaine, la publication des *Âmes mortes* et de deux volumes de Tourgueniev, les *Scènes de la vie russe* et les *Mémoires d'un seigneur russe*¹¹. Les *Scènes* avaient paru en 1858 chez Hachette dans la Bibliothèque des meilleurs romans étrangers ; une des traductions était due à un auteur qu'on retrouvera concernant les *Nouvelles russes* de

⁹ Gogol, *Nouvelles de Pétersbourg*, préface de Georges Nivat, traductions et notes de Gustave Aucouturier, Sylvie Luneau et Henri Mongault, Paris, Gallimard, 1979, p. 12-13.

¹⁰ *L'Étoile belge*, 14-04-1854.

¹¹ *Journal de Bruxelles*, 06-03-1863, 17-03-1863, 08-04-1863, 14-04-1863, 25-04-1863.

Gogol, Louis Viardot. Les *Mémoires* avaient également paru chez Hachette en 1854-1855, dans la Bibliothèque des chemins de fer. L'ouvrage allait offrir, par ses rééditions, un des plus importants témoignages « de l'aristocratie russe sur la situation réelle du pays qu'elle domine », comme l'écrit l'introduction au volume¹².

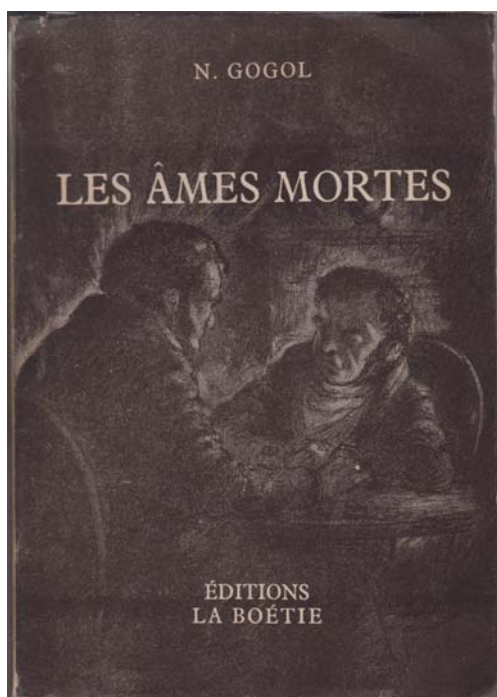


Ivan Sergiévitich Tourguéniev, *Nouvelles. Étrange histoire – Le chien – Apparitions – Le juif – Pétouchkof*, Traduites par Prosper Mérimée et suivies des études de Mérimée sur Tourguéniev. Frontispice et couverture de Jacques Laudy, Bruxelles, Éditions La Boétie, 1944.

(Coll. D. Droixhe et A. Piette.)

Frontispice de Jacques Laudy pour les *Nouvelles* de Tourguéniev aux Éditions La Boétie.

¹² Tourguénéff, Ivan, *Mémoires d'un seigneur russe*, traduits par Ernest Charrière, Paris, Hachette, 1880, t. I, p. v sv.



N. V. Gogol, *Les Âmes mortes*, traduction nouvelle et intégrale de Nicolas Poltavtzev. Frontispice de Raoul Livain, Bruxelles, Éditions La Boétie, 1945. (Coll. D. Droixhe et A. Piette.)



Frontispice de Raoul Livain pour *Les Âmes mortes* aux Éditions La Boétie.

« Le tableau le plus saisissant des mœurs de la Russie » révélait pour ainsi dire à celle-ci et à l'Europe le reflet des institutions du passé dans le présent et « la situation qu'elles créent entre les classes » : « l'influence morale qu'elles exercent sur les individus » s'y trouvait dessinée « pour la première fois avec une puissance de réalité d'autant plus grande qu'elle paraissait moins cherchée ». Car l'œuvre de Tourgueniev se signalait par une « forme nécessairement discrète et contenue » qui estompait l'audace d'un de « ces livres hardis venus à propos, qui agissent fortement sur les idées d'un peuple et prennent date dans son histoire ». *Les Mémoires d'un seigneur russe* apparaissaient ainsi associés à un autre roman de mœurs que « l'Amérique du Nord venait d'élever à la hauteur d'un événement public ». Le récit était dû à « une femme inconnue jusque-là », « devenue tout à coup célèbre » : l'Europe entière s'enthousiasma pour *La Case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe (1852). Le tableau le plus vif de l'exploitation et de l'oppression était proposé dans « deux livres conçus dans le même sentiment et s'attaquant aux mêmes problèmes, venus tous

deux des points extrêmes de la civilisation ». Le public ne devait-il pas être frappé par la « coïncidence » en vertu de laquelle « le même courant d'idées ait pu se faire jour à la même heure dans le Nouveau Monde, et jusque dans le pays où l'on est convenu de voir avec l'Europe le pôle opposé des mœurs et des institutions sociales » ?

L'introduction insistait sur la différence d'approche qui opposait Tourgueniev et le style français. L'écrivain n'empruntait pas la voie du « plaidoyer ardent », du « réquisitoire en forme contre le servage et les vices de la société russe ». « Nous ne sommes que trop accoutumés, chez nous, à cette déclamation sentimentale », qui fait « de chaque production une sorte de prédication sentencieuse, un cours en règle d'enseignement » : quel ennui ! Chez Tourgueniev, le talent, « si naturel et si sobre », consiste à « ne laisser jamais paraître l'auteur », de sorte que celui-ci, comme absent, s'absorbe « complètement dans son œuvre » et que le lecteur, totalement livré « à l'illusion qu'elle produit », « peut s'attribuer exclusivement les réflexions ou la moralité qu'il en tire ». « Forme originale » qui atteint ici « un art supérieur », illustré par Molière ou Shakespeare, « chez qui la pensée est toute en action ».

Que lire, à travers cette action ? L'introduction donne comme exemple « ce terrible chapitre du *Bourmistre* ». On y voit si bien « l'égoïsme froid et cupide du maître civilisé s'accommoder de la tyrannie d'un subalterne, d'autant plus cruelle, comme on a pu l'observer sous toutes les latitudes, que l'instrument qui l'exerce est sorti lui-même de la classe qui en souffre ». Le *Journal de Bruxelles* fait ici apparaître la tendance socialiste qui peut animer un périodique dit « libéral », à l'époque. Il dessine les lignes que suggère l'avenir d'un régime dictatorial gangrené. « Là, tout est impitoyable et dur, comme tout ce qui est irrévocable et sans remède ni compensation possible, comme tout ce qui, par son excès, condamne en principe une institution à se réformer ou, si elle est impuissante à le faire par elle-même, à périr fatalement dans un temps donné ». L'histoire du *Bireouk* montre à l'inverse comment un subalterne est « forcé de faire sentir les rigueurs de ses fonctions à ses frères de misère et de servitude ». La commisération devient communicative. « Ce n'est plus alors que l'inégalité sociale, telle que la force l'a constituée partout, avec le cortège inévitable d'abus attachés à toute situation qui laisse le faible sans garantie, et qui n'a pas besoin d'une institution aussi exceptionnelle que le servage pour se retrouver ailleurs, sous d'autres noms, dans nos sociétés les plus avancées. »

Que le *Journal de Bruxelles* soit non seulement sensible aux protestations en faveur des victimes de la « servitude », mais qu'il montre aussi, en 1866, un certain intérêt pour des personnalités indépendantes plus ou moins tournées vers le socialisme, c'est ce qu'illustre un épisode où intervient comiquement Gogol. Fervent républicain, Émile Deschanel, père du futur président de la République, avait entretenu une opposition déterminée à Napoléon III, qui l'avait conduit à s'exiler à Bruxelles après le coup d'État de 1851. Il avait enseigné au lycée Louis-le-Grand et s'était acquis une réputation d'historien des lettres qui lui valut une proposition d'engagement à l'université de Lausanne. Il avait publié en 1850 un essai intitulé *Catholicisme et socialisme* qui fut précisément réédité en 1866 – on comprend qu'il attire l'attention du quotidien catholique.

Revenu en France après l'amnistie décrétée en 1859 par Napoléon III, il n'avait pas récupéré son droit d'enseigner mais, dit le *Journal de Bruxelles*, il exerçait en quelque sorte une « profession d'orateur ambulante » qui l'amena à donner une conférence à Sedan. « Toute la ville était au rendez-vous, les autorités aussi, M. le maire et M. le sous-préfet. » Ayant pris pour sujet « la chanson », il lut la *Berceuse* de Gogol, où une mère ne peut prédire à son nourrisson « qu'une destinée de sujet du tzar ». « Dors mon enfant, te voici innocent et pur ; mais plus tard que deviendras-tu ? Si tu deviens colonel, tu sabreras les pauvres Polonais et tu exerceras les vengeances tyranniques ; si tu deviens administrateur, fonctionnaire civil, tu seras, comme les autres un prévaricateur, un voleur, un misérable, etc. ». Tel serait l'état de la société en Russie. Mais il y eut méprise sur l'objet de la satire, qui fut ressentie comme une atteinte à l'administration française par le sous-préfet. Celui-ci, « se levant, crut devoir protester au nom des fonctionnaires calomniés ». « Surpris et penaud », Deschanel, qui n'entendait bien sûr que faire entendre « le cri menaçant de la souffrance et du courroux populaire », rappela en vain que la citation visait un pays étranger. On lui opposa qu'il était malvenu d'avoir étendu le propos en disant qu'un tel cri pouvait « non-seulement remuer les cœurs, mais aussi les pavés » : la France du Second Empire, qui reconnaissait le droit de grève, limitait les rassemblements à ceux portant une revendication économique, en excluant ceux d'ordre politique.

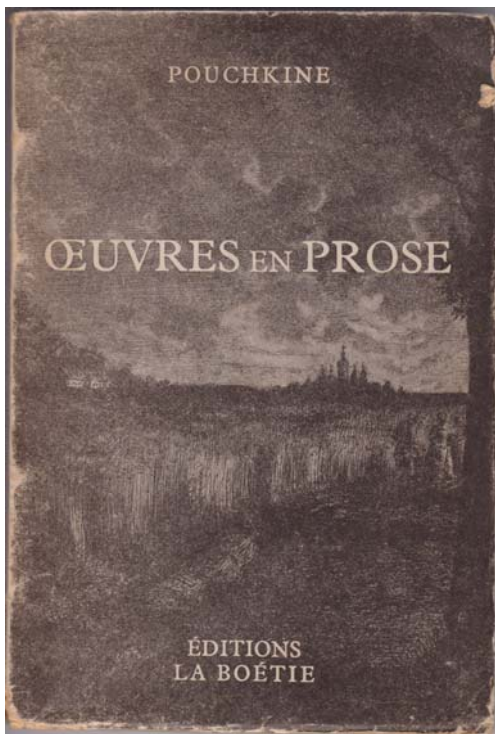
Des bornes du droit à la parole furent aussi imposées à Deschanel. Accusé d'avoir abusé d'une liberté qui lui était accordée, celui-ci plaida sa cause auprès de Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, qui l'autorisa « à faire ses

conférences à Paris, mais à Paris seulement ». « La tournée en province, le tour de France lui demeurèrent interdits. »

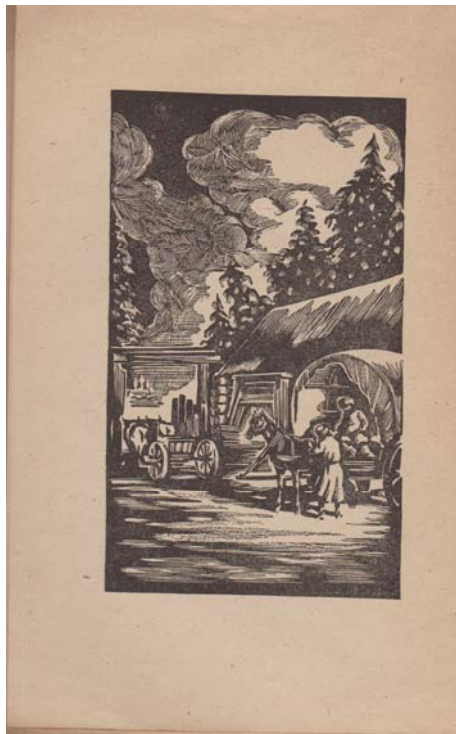
LA RÉVÉLATION : MELCHIOR DE VOGÜÉ (1879)

Le *Journal de Bruxelles* continuera de donner à lire les meilleures informations sur la littérature russe en faisant émerger un nom qui va s'avérer décisif dans ce domaine. Il est agréable, écrit le périodique du 27 novembre 1879, d'accueillir « un jeune talent ». Le vicomte Melchior de Vogüé n'a pas trente ans, mais son nom s'est imposé « par d'admirables travaux d'érudition, par de mémorables découvertes, par d'éminents services diplomatiques ». Son *Voyage aux pays du passé*, paru en 1876, a fait partager, à travers des images de la Syrie, de la Palestine, du mont Athos, « cet irrésistible sentiment de tristesse et de grandeur, particulier à ces régions lointaines, consacrées par de tels souvenirs que le présent n'existe pas pour elles et qu'elles perdraient quelque chose de leur immuable majesté si elles étaient moins silencieuses, moins pauvres, moins désertes et moins tristes ». Ces lignes sont signées du comte Armand de Pontmartin, qui déversa notamment dans la *Revue des Deux Mondes* toute son aversion pour la modernité littéraire – en particulier Balzac – et le libéralisme politique.

La nouvelle publication de Vogüé dont il est question se compose d'articles précisément parus dans la *Revue des Deux Mondes*. Ils seront repris en volume en 1880 sous le titre d'*Histoires orientales*. Sont ici concernés les morceaux qui s'intitulent *De Byzance à Moscou, les voyages d'un patriarche* et *Une guerre servile en Russie, la révolte de Pougatchef*. Le lecteur y découvrira un « Orient slave, rompant sa glace pour conquérir sa place au soleil et déguisant ses rudes origines, sa barbarie primitive sous des surfaces aussi brillantes que celles qui servent de routes à ses traîneaux, de théâtre à ses patineurs ». La Russie offre une « physionomie inquiétante et complexe » alliant « la subtilité grecque alliée à l'activité et à l'âpreté septentrionale » : « quelque chose comme une *Orientale* qui gèle huit mois de l'année ».



A. Pouchkine, *Œuvres en prose*. Traduction de Nicolas Poltavtev. Frontispice de Raoul Livain, Bruxelles, Éditions La Boétie, 1945. (Coll. D. Droixhe et A. Piette.)



Frontispice de Raoul Livain pour les *Œuvres en prose* de Pouchkine aux Éditions La Boétie.

Ce mélange de décadence et de progrès met en scène un patriarche de Constantinople contraint de s'agenouiller, pour des raisons matérielles, « aux pieds d'un khalife » qui est le maître musulman de son Église. Au milieu des servitudes que lui impose sa vassalité, le patriarche Jérémie fait l'épreuve des « premiers signes du déclin de l'Empire des grands sultans » et cherche l'appui de Moscou. La ville est éblouissante, brillante « de ces coupoles, de ces clochers, de ces dômes d'or, d'argent ou d'azur étoilé, de ces créneaux, de ces clochetons, de ces blanches basiliques », « que dominant le Kremlin et la cathédrale de Saint-Basile ». Jérémie y croise d'autres affrontements. Le combat est inégal entre le tsar, le pauvre Fédor I^{er}, et Boris Godounov, « l'habile et ambitieux ministre » dont Mérimée a raconté l'histoire dans *Les Faux Démétrius* (1853). De Vogüé apparaît au critique du *Journal de Bruxelles* comme l'auteur le plus digne de « recueillir l'héritage moscovite de Mérimée, voisin de Pouchkine et de Nicolas Gogol » : en somme, « un Mérimée de trente ans,

enthousiaste, ému, chrétien ». On comprend l'éloge que lui adresse le périodique catholique.

L'autre évocation slave que comportent les *Histoires orientales* traite de la révolte de Pougatchev, « le Spartacus russe de 1772 », qui dirige le soulèvement des Cosaques contre Catherine II, épisode célébré par Pouchkine dans *La Fille du capitaine* (1836).

Rendant compte des *Histoires orientales* de Vogüé, Armand de Pontmartin ne peut s'empêcher d'établir un lien avec la Commune. « Comment se défendre de douloureux rapprochements », quand on lit sous la plume de l'auteur : « On imagine la monstrueuse licence qui régnait dans cette cohue. Comme dans toutes les basses séditions, le vin était le grand attrait du lieu et le grand moyen d'embauchage¹³. » Plus loin, de Vogüé souligne : « Et voilà les hommes qui ébranlèrent l'empire ! s'écrie Pouchkine. Il se fût moins étonné s'il eût vécu ; il aurait pu voir des États bien autrement rassis, solides et homogènes que la Russie de Catherine, poussés au bord de l'abîme par de semblables kermesses, humiliés par la lutte avec les généraux du crime ; humiliés après la lutte par leurs hautaines revendications¹⁴. »

Le chroniqueur légitimiste veut prendre de la hauteur. « Je m'arrête. Vous lirez ou vous relirez l'histoire de ce précurseur des nihilistes de Saint-Pétersbourg et des fédérés de Paris, qui vous fera tour à tour songer à Spartacus déjà nommé, à Jean de Leyde, à Solovief, à Mandrin, au faux Démétrius, à Raoul Rigault, à tous les factieux, croisés d'imposteurs et de bandits. »

On ne mesure nulle part mieux que dans le *Journal de Bruxelles* l'accélération de la connaissance de la littérature et même de l'art russes entre le numéro de la fin septembre 1879, dont on vient de rendre compte, et celui du 16 décembre. Un article intitulé « L'hiver à Saint-Pétersbourg » entend faire valoir « la poésie des hivers du Nord » après que des écrivains comme Xavier de Maistre et Alexandre Dumas aient célébré « les belles nuits d'été ». Que la ville se montre en hiver « sous son aspect véritable et possède son vrai cachet d'originalité », c'est ce que savent bien les poètes russes, « depuis le classique Lomonosoff [Mikhaïl Lomonossov, 1711-1765] et le sévère Derjavine [Gavrila Derjavine, 1743-1816] jusqu'au Lermontoff sceptique [Mikhaïl Lermontov, 1814-1841] et à l'enthousiaste Pouchkine ». La jeune école des

¹³ Vogüé, Melchior de, *Une guerre servile en Russie, la révolte de Pougatchef*, dans *Revue des Deux Mondes*, 3^e période, t. 34, 1879, p. 281.

¹⁴ *Ibid.*, p. 283.

peintres russes fait partager aux amateurs, aux expositions annuelles de Paris, « une centaine de toiles où l'on retrouve rendu, avec une grande vérité de sentiment, le saisissant tableau des bois silencieux et déserts, l'immensité des plaines blanches et la mélancolie poignante d'un pâle soleil de décembre éclairant la nature endormie pour huit mois sous les neiges ». Devaient être notamment concernés des membres du mouvement des Peintres ambulants comme Ivan Shishkin ou Alekseï Savrassov, qui venaient de présenter leurs tableaux à l'Exposition universelle de Paris de 1878¹⁵.

Quant à la saison théâtrale pétersbourgeoise, sa « magnificence est connue de l'Europe entière ». On joue au théâtre Michel les succès de Paris, quatre fois par semaine, et le théâtre Alexandre, « véritable scène russe », accueille des milliers de spectateurs « applaudissant à tout rompre, soit le *Revisor* de Gogol, cette exquise satire des naïvetés provinciales, soit les nombreuses pièces françaises déguisées à la russe, comme *le Voyage de M. Perrichon*, 'Les coqs de bruyère ne doivent pas voltiger sur la cime des arbres' ». Il faut cependant convenir que le public est « peu lettré », surtout sensible aux effets grossiers et aux coups de bâton. Peut-on en attendre davantage d'un peuple qui « sort du servage », « malgré des progrès énormes » ?

TOURGUENIEV : LE SERVAGE

L'état misérable du peuple russe va mobiliser l'attention des lecteurs de la presse, à partir de 1880. *Le Journal de Bruxelles* reste à la pointe de l'information littéraire sur le sujet. Il donne le premier juin 1883 un article sur Tourgueniev. On rappelle comment une étude sur Gogol lui attira la disgrâce et lui fit perdre l'emploi qu'il occupait au ministère de l'Intérieur. Il choisit l'exil en France, « où il se sentait plus libre et où sa réputation conquise par les élégantes traductions qu'il surveillait, quand il ne les faisait pas lui-même, est devenue presque aussi grande qu'en Russie ». Tourgueniev expliquait pourquoi il écrivait à l'étranger : « Je ne pouvais plus respirer le même air ni vivre avec ce que je détestais ; je n'avais pas assez de force de caractère

¹⁵ Voir « L'hiver dans les tableaux de peintres russes », *Russia Beyond, Culture*, 05 janv. 2020 - <https://fr.rbth.com/art/84068-hiver-tableaux-peintres-russes>.

pour cela. Je dus m'éloigner de mon ennemi afin de tomber plus fortement sur lui. Cet ennemi, c'était le servage. »

On a vu que les lecteurs du *Journal de Bruxelles* avaient pu prendre connaissance, dès 1863, du « réquisitoire » que constituaient les *Mémoires d'un seigneur russe*. Le périodique précise vingt ans plus tard que l'ouvrage, « traduit une première fois en français par M. Chanière », sous ce titre, avait suscité la protestation de Tourgueniev qui trouvait son texte « fort maltraité ». L'écrivain avait approuvé dès 1858 la « traduction plus fidèle » de « M. Delaveau », sous le titre de *Récits d'un chasseur*. Le journal profitait de l'occasion pour rappeler que ceux-ci présentaient « une série de tableaux où était peinte avec une vigueur remarquable la triste condition des paysans russes » et que ceux-ci avaient produit une impression qui « contribua beaucoup au mouvement d'opinion qui aboutit à l'affranchissement des serfs ». Le 19 février 1861 avait été promulgué le Manifeste proclamant la fin du servage. Alexandre II tentait ainsi, écrit H. Carrère d'Encausse, « de faire face à deux menaces, l'une venant des couches privilégiées de la société russe qui auraient à payer le prix de la réforme, l'autre de ses bénéficiaires ». La mesure visait à neutraliser le danger que constituait une « paysannerie émancipée » qui risquait « de devenir incontrôlable, ingouvernable, s'abandonnant à sa tendance naturelle à se soulever, à se rassembler dans de grandes équipées insurrectionnelles à travers le pays, telles celles qu'avaient jadis conduites Stenka Razine ou Pougatchev¹⁶ ».

Le *Journal* suit le parcours intellectuel et politique de Tourgueniev après les *Récits d'un chasseur*. L'attitude face à l'abolition du servage marque une cassure. Son premier roman, *Dimitri Roudine*, rapporte les incertitudes et hésitations « des hommes de la génération de 1840 qui, pleins d'enthousiasme, se contentaient de parler sans pouvoir agir, et qu'on appelait les inutiles ». « En 1861 il donna les *Pères et les enfants*, où parut pour la première fois ce nom de nihiliste qui a eu depuis une si étrange fortune, et il décrivit, dans *Bazarof*, le type du premier nihilisme, celui qui n'était encore qu'une nuageuse conception philosophico-socialiste. » Mais le désenchantement a succédé « aux espérances nées de l'émancipation des serfs et des réformes d'Alexandre II », dans un roman dont le titre dit bien la tonalité : *Fumée* (1867). L'écrivain se signalera encore, pour le journal, par *Pounine et*

¹⁶ Carrère d'Encausse, *op. cit.*, chap. IV, « L'abolition du servage », p. 97 sv., ici p. 104.

Babourine (1874), qui présente « l'un des types les plus originaux que Tourgueneff ait tracés ».

Le public français est ainsi invité à élargir sa connaissance du grand auteur, dont le nom est devenu plus familier par les *Nouvelles moscovites*, grâce à Mérimée qui les traduit. « *Étranges histoires*, l'*Abandonnée* ont mis le sceau à sa réputation pour la fraîcheur et la poésie des descriptions, la vigueur des caractères et la fantaisie avec laquelle sont dessinés certains passages. » L'ouvrage, dans la version donnée à partir de 1869 par Hetzel, sera l'un des plus réédités de Tourgueniev et compte, parmi ses nouvelles, des classiques qui seront souvent reproduits dans des collections contemporaines.

JULIETTE ADAM : « LA RUSSIE RÉVOLUTIONNAIRE » ET LES FEMMES

Tandis que le *Journal de Bruxelles* fait état de la manière dont l'esprit de révolte s'éteint chez Tourgueniev, *La Réforme* consacre un long article à « La Russie révolutionnaire », le 18 avril 1884. Celui-ci est emprunté à *La Nouvelle Revue* fondée en 1879 par Juliette Adam, c'est-à-dire Juliette Lambert (1836-1936), qui va occuper une certaine place dans le périodique libéral de gauche. Celle qu'on appelle aussi couramment M^{me} Adam est une écrivaine féministe qui tenait à Paris, au boulevard Malesherbes en 1889, un important cercle républicain accueillant notamment, à côté de Tourgueniev, George Sand, Louis Blanc, Flaubert et Hugo. Elle voulait aussi travailler au relèvement du prestige de la France, gravement entamé par la guerre de 1870. Sa revue entendait s'opposer au conservatisme de la *Revue des Deux Mondes*.

L'article remontait à l'époque où, « avant l'établissement assez récent du despotisme, il y avait en Russie des institutions libres que les Ivan étouffèrent dans le sang ». « Le 14/26 décembre 1825 éclata cette tentative de révolution libérale qui conduisit au gibet ou en Sibérie l'élite de la société russe. Puis la main de fer de Nicolas s'abattit sur l'empire, et les esprits indépendants n'avaient de refuge que dans la littérature. C'est l'époque de Gogol, de Tourguéniéff, de Nekrasov, d'Herzen, dont le vaillant journal, *La Cloche*, publié à Londres, réveilla la jeunesse slave ». Alexandre Herzen avait publié avec Nicolas Ogarev, à partir de 1857, *Kolokol* ou *La Cloche*, qui dénonçait les abus notamment sexuels subis par les serfs et qui sera repris par Bakounine.

La suite de l'article rappelait comment « l'avortement de mesures incomplètes » promues par Alexandre II engendra le nihilisme, « qui était seulement 'l'émancipation des entraves religieuses et sociales imposées à chaque individu' ». Le journal, à cet égard, insistait longuement sur le rôle des femmes, qui « voulurent s'émanciper intellectuellement en faisant des études supérieures », pour jouer « un rôle égal à celui des hommes ». Il rappelait comment elles entreprirent ces études, qui leur étaient interdites en Russie, à Genève où les attira l'influence de Bakounine. Mais elles durent rentrer au pays quand un ukase les y contraignit en 1873, ce qui provoqua une « propagande infatigable » des démocrates. Leur stratégie évoque immanquablement, aujourd'hui, celle de la Révolution culturelle chinoise (1966-1976). « Beaucoup d'entre eux appartenaient aux classes élevées, un grand nombre s'étaient créé une place honorable à force de travail ; tous quittèrent position, famille, fortune et s'en allèrent par les campagnes, vivant de la vie des paysans et des ouvriers, travaillant avec eux, leur prêchant la liberté, la fraternité et la justice. » Le pouvoir les envoya en Sibérie. *La Réforme*, suivant *La Nouvelle Revue*, tient à mettre en évidence – à l'honneur – quelques-unes de ces « nobles, instruites et riches, qui payèrent bientôt de leur liberté et de leur vie, le crime d'avoir voulu quitter les aises de leur position privilégiée, pour vivre avec leurs sœurs du peuple, les instruire et les moraliser » : « Sophie Bardine, Sophie van Hertzfeld, Sophie Perowskaya¹⁷ », « Femmes admirables ». H. Carrère d'Encausse nous éclaire à propos de la première : « Fille d'un propriétaire de Tambov, elle avait fait des études à Zurich et rejoint alors un groupe d'étudiants révolutionnaires. Puis elle s'était livrée à la propagande dans les usines de Moscou¹⁸. » « Dans le procès des 'cinquante' qui eut lieu à Moscou, Sophia Bardina avait exposé de manière paisible et lumineuse l'idéal de justice qu'elle défendait avec

¹⁷ Sur Sofia Ilarionovna Bardina (1853-1883), Sofia Leschern von Hertzfeld (1842-1898) et Sofia Lvovna Perovskaya (1853-1881), voir Большая советская энциклопедия (*La grande encyclopédie soviétique*), dir. N. I. Boukharine, V.V. Kuibyshev, M. N. Pokrovsky, etc., rédaction O. Yu Schmidt, Moscou, Encyclopédie soviétique, 1926-1947 (BNF) ; Porter, Cathy, *Fathers and Daughters. Russian Women in Revolution*, Virago, 1976 ; *Rossifa artowasikya* - https://avk.wikipedia.org/wiki/Rossifa_artowasikya ; Delines, Michel, « De faibles femmes contre cent mille cosaques », *Mon Dimanche*, revue populaire illustrée, 19 mai 1907 (voir Mira, Célestin, « Femmes, révolutionnaires, russes ». - <https://chroniquesintemporelles.blogspot.com/2017/12/de-faibles-femmes-contre-cent-mille.html>. Voir aussi les travaux de Sergueï Mikhaïlovitch Stepniak-Kravtchinski et Cognault, Renée, « Stepniak-Kravtchinski, écrivain populiste », *Europe* 461-462, 1967, p. 197-201. Particulièrement : Stepniak, Sergueï., Knigoizd. "Drug naroda", 1906 - https://books.google.be/books?id=4QhCAQAAMAAJ&redir_esc=y.

¹⁸ Carrère d'Encausse, *op. cit.*, p. 394-395. Sur Sophie Pérovskaja : *ibid*, passim.

ses compagnons, assurant qu'ils n'avaient nullement pour finalité le moindre coup d'État, non plus que des changements politiques radicaux, qu'ils ne visaient pas à détruire les fondements de la société, mais simplement à la rendre équitable pour tous » – ce qui désarma le gouvernement qui entendait par là effrayer le public.

Comme l'écrit le narrateur de l'*Étrange histoire* de Tourgueniev à propos de Sophie, qui a suivi dans sa descente au plus bas du dénuement une sorte de prophète pauvre d'esprit et mystique : « Je ne la condamnais pas, de même que je ne condamne pas d'autres jeunes âmes qui se sont sacrifiées à ce qu'elles croyaient la vérité, à ce qu'elles croyaient leur vocation. » « Je regrette sa fuite insensée, mais je ne puis lui refuser ni une certaine admiration, ni même mon respect. Elle était sincère quand elle me parlait d'abnégation et d'humilité... et, pour elle, penser et agir c'était même chose¹⁹. »

L'université russe eut particulièrement à souffrir du contrôle qu'exerça sur celle-ci le comte Dimitri Tolstoï, cousin éloigné de l'écrivain. « Les étudiants suspects d'idées avancées étaient éliminés au moment des examens²⁰. » *La Réforme* d'août 1885 emprunte plusieurs fois un article intitulé « La folie russe » à *L'Écho de Paris*, de tendance conservatrice²¹. Le sujet est celui du dérangement mental dont était censé souffrir le ministre. Mais le thème fait l'objet d'une large extension de nature ethnologique. « Tous les Russes, depuis l'empereur radieux jusqu'au plus sombre nihiliste, tous ont leur grain... » Une « folie ambiante » caractérise politique et littérature. « Les héros étranges, capricieux, nerveux et malsains des grands écrivains russes ne sont que les modèles, mis à nu et scrutés à la loupe, des hommes d'État, des grands propriétaires, des dames élégantes et des littérateurs même du monde slave. » Quel est le dénouement habituel de la plupart des romans ? « Le suicide ». Où s'achèvent la plupart des existences dans le monde réel ? « Dans les basses profondeurs de la nation, l'abrutissement, et dans les hautes régions, l'aliénation mentale. » « Généraux et poètes, diplomates et romanciers, tous de Mourawieff à Nicolas Gogol, de Tourgueneff à Tolstoï, viennent, comme épuisés par la ronde infernale de la vie, glisser au bas du gouffre et tomber tour à tour dans le néant de la folie²². »

¹⁹ Tourgueniev, *Étrange histoire*, dans *Nouvelles*, Bruxelles, Éditions « La Boétie », 1944, p. 34.

²⁰ Carrère d'Encausse, *op. cit.*, p. 277-278.

²¹ *La Réforme*, 28-08-1885.

²² Sur le général comte Mikhaïl Nikolaïevitch Mouraviev, voir Carrère d'Encausse, *op. cit.*, passim.

Le chroniqueur conviendra que leurs œuvres contiennent « des pages tout à tour superbes de poésie ou surprenantes de profondeur psychologique ». Mais « la littérature russe, prise dans son ensemble, est incohérente, désordonnée, décadente, pour employer le mot à la mode ». Bref : « Ce n'est pas de l'art barbare, c'est de l'art féroce. »

UN CURIEUX PARALLÈLE : RUSSIE ET WALLONIE

La Réforme trouve une confirmation de ses idées sur le rapport entre littérature et société dans les nouvelles de Liège, le 11 janvier 1887. « Un pays ne se révèle ni ne se possède vraiment que lorsqu'il s'est concentré dans la prismatication de l'art en général et particulièrement de la littérature. ». Sur le plan artistique, la révélation de la musique russe est due à la comtesse de Mercy-Argenteau et à la manifestation qu'elle a organisée dès 1885 à la Société Libre d'Émulation. La prestation reçut les applaudissements passionnés du public. Le journal reprocherait seulement au Cercle musical russe de se borner à la musique de Borodine et de Rimski Korsakov. Sur le plan littéraire, l'accueil n'est pas moins enthousiaste : à Liège, « les libraires qui louent des volumes n'ont jamais les romanciers russes en magasin, tant on se les dispute ». C'est que la province partage un sentiment général. « L'Europe entière suit avec étonnement, inquiétude et sympathie à la fois les efforts du colosse russe se dépêtrant douloureusement de la barbarie. Les personnes peu instruites même ont le sentiment confus qu'il se lève là-bas quelque chose non seulement de formidable, mais de nouveau. »

L'époque peut bien s'enivrer de japonisme. Elle commence à percevoir autre chose, qui sort « profondément des entrailles de la réalité », dans les œuvres qu'envoie la Russie, même si elles n'ont pas encore « l'estampille suprême du génie ». On aurait cru que Molière, Balzac, Flaubert, « Baudelaire même » étaient revenus de leurs explorations de l'âme humaine « avec le dernier mot des dessous psychologiques ». Mais « voici des écrivains révélant des abîmes à peine soupçonnés et d'adorables nuances morales », avec « les traductions de Gogol, du charmeur éclectique Tourguenieff, du sévère Tolstoï et du profond scrutateur Dostoïevsky ». Un Belge, « chez nous, a donné le branle » de la découverte : Eugène Hins. Ce professeur originaire de Molenbeek avait enseigné en Russie avant de devenir une figure avancée

de la libre-pensée, aux côtés de Willem Liebknecht et de Herbert Spencer. Le journal soulignait ensuite le rôle joué par de Vogüé par un article de la *Revue des Deux Mondes* de 1883.

Le paragraphe le plus curieux de l'article traitait d'un aspect de la réception de la littérature russe. Il s'agissait d'une « chose du plus haut intérêt et non encore remarquée » : « de tous les pays occidentaux, le plus charmé parce que le plus intuitif, semble-t-il, c'est la Wallonie ». « L'expérience qui le prouve est aisément explicable. Nous sommes une race sinon semblable, du moins faite à souhait pour pénétrer l'âme russe. Restés merveilleusement jeunes et nerveux à cause même d'un passé tout d'espoirs presque toujours déçus qui nous ont tenus en haleine à travers des luttes généreuses et pures, nous possédons en outre l'amalgame le plus précieux de caractéristiques très diverses, dont plusieurs de communes avec la Russie : clarté, mysticisme, lucidité, candeur. »

Qu'il s'agisse de Liège ou de Bruxelles, la littérature russe entraînait en tout cas dans la catégorie des lectures à la portée du plus large public. Le *Journal de Bruxelles*, en 1887, la mettait au catalogue de la Nouvelle Bibliothèque Populaire, collection d'œuvres à dix centimes qui se vendait chez « M. Ch. Istace, 9, Montagne aux Herbes Potagères²³ ». On y trouvait sous le titre *Les Conteurs russes* des textes de Tourgueniev et de Dostoïevski. L'ouvrage était sans doute celui que publiait au même moment à Paris Henri Gautier. Il contenait les *Vicissitudes d'une montre (La Montre)* de Tourgueniev et *Les Forçats en Sibérie* de Dostoïevski. De Gogol, la Nouvelle Bibliothèque Populaire proposait les *Âmes mortes* et les *Veillées du hameau*.

LA LITTÉRATURE RUSSE : « VOGUE TAPAGEUSE » ET « ENGOUEMENT EXCESSIF » (1888-1889)

Dans son édition du 27 novembre 1888, le *Journal de Bruxelles* rapporte un événement qui est presque passé inaperçu, « au milieu de tous les racontars de coups d'État » : l'élection du comte de Vogüé à l'Académie française. « Il est à parier qu'on a déjà dit, en Allemagne, que l'élection de M. de Vogüé faisait entrer la Russie à l'Académie, que c'était une manifestation russophile et antigermanique. Il n'y a rien

²³ *Journal de Bruxelles*, 30-11-1887.

de vrai : personne n'a songé à l'Allemagne et à la Russie en cette affaire. » L'élú, « très laborieux », « s'éprend passionnément de l'objet de ses études ». Mais il a aussi épousé une Russe, M^{lle} Annekoff, qui – comment s'en étonner après ce qui a été dit du caractère slave ? – « a une maladie nerveuse qui exige la solitude et les voyages ». « Par suite de son mariage, la Russie est devenue la seconde patrie de M. de Vogüé » : « il s'y est russifié, et il a pour elle l'amour maladif des Russes ». Il est donc particulièrement bien placé pour en faire connaître « la littérature et l'âme », par la plupart de ses livres : « le *Roman russe*, le *Fils de Pierre le Grand*, *Histoires orientales*, *Histoires d'hiver*, *Visions et souvenirs*, le *Mont-Athos* ».

Le chroniqueur épingle un point de désaccord avec Vogüé. Il s'agit du « rang secondaire qu'il assigne à Gogol » : il persiste « à tenir l'auteur des *Âmes mortes*, de *Tarass Boulba*, du *Revizor* et du *Manteau* pour supérieur à Pouchkine, à Lermontoff, à Tourguénéff, à Dostoïevski et à Tolstoï ». « Aucun de ceux-ci n'a cette simplicité, cette force, cette élévation, cette variété. Lui seul a le génie sain, bien portant, d'une grande et belle venue. Il est l'enfant des steppes. Les autres sont le produit de la civilisation de Moscou ou de Pétersbourg. » On songe à la célèbre référence attribuée à Dostoïevski par de Vogüé dans le *Roman russe* : « nous sommes tous sortis du *Manteau*. »

Le 17 mars 1889, *Le Soir* publiait un article intitulé « Engouement et réaction ». Celui-ci entend réagir à propos du « coup décisif porté par M. de Vogüé ». « On n'en était pas resté, en France, tout à fait fermé à la littérature russe (...) On avait traduit du Pouchkine ; les romans de Gogol, peu après sa mort, avaient été révélés au public français ; les *Âmes mortes* avaient même passé dans les livraisons à quatre sous, ce qui était alors le signe de la consécration populaire. » Des « échantillons » de Lermontov avaient été proposés. Mais on était moins informé des nouveautés. Seules les œuvres de Tourgueniev avaient bénéficié « d'une sorte d'adoption ».

Il est vrai qu'on signalait « une mine d'auteurs depuis longtemps célèbres dans leur pays et qui ne manquaient pas de saveur ». Mais quand un traducteur du russe proposait ses services à un éditeur, celui-ci lui répondait volontiers que « c'était un savoir très distingué et sortant du commun, mais qu'on ne voyait pas bien de quel usage il pouvait être dans la pratique ». Mais cette littérature mise en scène en français – adaptée aux mœurs nationales – inspirait « plus de sécurité » et les traductions intégrales « ne franchissaient pas le cercle des gens qui veulent tâter de tout ». Tolstoï

en offrait un exemple avec *Guerre et Paix*. Hachette en avait donné « il y a huit ans environ » une première édition française qui « mit trois ans à s'épuiser et fut en grande partie achetée par des Russes²⁴ ».

Les choses avaient bien changé en 1884, quand l'ouvrage fut réimprimé : « on crut à une révélation nouvelle ». « L'attention était éveillée. » Un « effet imprévu d'engouement » s'empara des « premières traductions de Dostoïevsky ». « Les traducteurs étaient étourdis de cette vogue tapageuse succédant à tant de défiance. » *Le Soir*, toujours en avance sur son temps, annonçait la fin d'un tel engouement. « Un de nos confrères affirmait hier qu'on en est excédé et rassasié... »

Vers la Noël de décembre 1889, le *Journal de Bruxelles* relèvera encore l'engouement « un peu excessif » qui s'était saisi de la littérature russe à partir de « la lecture des traductions de Gogol, de Tourgeneff, de Dostoïevski, de Lermontoff, de Pouschkine, de Tolstoï et des autres romanciers russes ». L'occasion de la reprise était donnée par la parution de *La Sainte Russie*, ouvrage signé du comte Paul Vasili, mais qui était en fait dû à cette M^{me} Adam dont il a été question plus haut²⁵.

Le 13 janvier 1888, le *Journal de Bruxelles*, dans ses « Lettres parisiennes », communiquait l'affiche du « théâtre libre de M. Antoine, applaudi récemment à Bruxelles ». On annonçait d'abord, en primeur, « un acte de Rosny, de Bonnetain, de Margueritte, etc., c'est-à-dire des cinq signataires de la lettre de protestation à Zola à propos de *La Terre* ». On sait ceux-ci s'étaient élevés contre la description bestiale du monde paysan dans *Le Figaro* en engageant Zola à consulter le docteur Charcot. Le journal met ensuite en évidence la représentation de *La Puissance des ténèbres* de Tolstoï, « qui est assurément aujourd'hui un des écrivains les plus considérables de l'Europe ». C'est aussi « le chef et le maître de cette littérature russe – les Dostoïevsky, les Gogol, les Tourguenieff – dont un des récents candidats à l'Académie, M. le vicomte de Vogüé, s'est fait le vulgarisateur en France ». Le chroniqueur ajoute : « Chose curieuse ! Lamartine, il y a plus de cinquante ans, annonçait que tout l'art futur viendrait de la Russie, du Nord, vierge encore, et merveilleusement apte aux floraisons de la poésie. »

Le *Journal de Bruxelles*, le 11 juin 1889, ne boudait pas la consécration de la littérature russe que représentait la réception de Vogüé à l'Académie. S'y dessinait

²⁴ La BNF ne mentionne qu'une édition Hachette de 1884.

²⁵ *Journal de Bruxelles*, 22-12-1889.

désormais plus clairement la trame qui liait « ses célèbres études sur le roman russe parues naguère dans la *Revue des Deux Mondes* et réunies depuis en volume » (1886, 1888), à la présentation des *Nouvelles russes* de Gogol à travers la *Revue*²⁶. Le *Journal* s'avancit jusqu'à écrire, à propos de la glorieuse révélation de « Gogol, Dostoïewsky et Tolstoï » : « Au point de vue de la France il les a inventés. » Il concluait : « Tout cela c'est le résultat de l'exposition universelle, laquelle rassemble en ce moment des indigènes de tous les pays et de toutes les couleurs au pied de la tour Eiffel, qui, comme sa sœur Babel, des temps primitifs, assiste à son tour à la confusion des langues. » La manifestation ne mettait-elle pas en évidence le cosmopolitisme essentiel, historique de Paris, « une ville frontière où se rencontreraient des peuples contradictoires ». L'exposition s'était ouverte un mois plus tôt. Comme elle commémorait le centenaire de la Révolution française, elle fut boycottée par la Belgique officielle, en tant que monarchie...



Portrait de Melchior de Vogüé dans l'édition du 8 juin 1889 du *Monde illustré* célébrant sa réception à l'Académie française. Cliché BNF.

²⁶ Eugène-Melchior de Vogüé, *le héraut du roman russe*, éd. Michel Cadot, Paris, Institut d'Études slaves, 1989. On n'a pas pu consulter la thèse de Magnus Röhl, *Le roman russe de Melchior de Vogüé – Étude préliminaire*, Stockholm, Almqvist & Wiksel International, 1976, le seul « ouvrage entièrement consacré au *Roman russe* », où « l'auteur a eu le mérite de lire à peu près tout ce qui avait paru sur le sujet en diverses langues ». L'étude suggère que des recherches plus poussées soient menées « à propos de Renan, Taine, Biéliniski, Alexis et Sohpie Tolstoï parmi d'autres » (Cadot, Michel, « Quelques travaux récents sur E.-M. de Vogüé », *op. cit.*, p. 21-28. Il en va de même de la thèse de Marianna Butenschön, *Zabrenhymne und Marseille. Zur Geschichte der Russlan-Ideologie in Frankreich (1870/71-1893/94)*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1978. On se réserve de traiter ailleurs des articles compris dans le recueil éd. par Michel Cadot.

LA CONSÉCRATION DE GOGOL ET DU *REVIZOR* (1895-1899)

Les dernières années du XIX^e siècle, dans la presse bruxelloise, marquèrent le triomphe de Gogol. En 1896, Georges Eekhoud attire curieusement l'attention sur un musicien français dont il trace le portrait, dans le *Journal de Bruxelles*, sans aucune complaisance²⁷. Ambroise Thomas est un « haut fonctionnaire de l'Art » dont le parcours s'inscrit dans le carriérisme de ceux qui « intriguent et cabalent trop pour l'importance de leur personne ». Le « joli mot d'un personnage de l'*Inspecteur*, la comédie de Gogol », peut s'appliquer à lui : « Tu voles trop pour ta place ! dit un fonctionnaire supérieur à un subordonné. »

La Réforme annonce le 28 décembre 1898 le programme du Nouveau-Théâtre : « Pour rappel : aujourd'hui, mercredi, avec le concours de M. Lugné-Poë, première représentation du *Revisor*. Cette œuvre, célèbre en Russie où elle se joue couramment, est une des plus amusantes de Gogol, un des auteurs russes les plus renommés. L'adaptation française est due à Prosper Mérimée. Le spectacle se termine par la grande œuvre de Villiers de l'Isle-Adam : *La Révolte*. » L'affiche traduit la volonté du Nouveau-Théâtre d'apporter, avec *La Révolte*, une atteinte à la représentation bourgeoise traditionnelle du mariage, quand une épouse quitte le banquier qui lui doit sa fortune. Le scandale avait banni l'œuvre du répertoire français jusqu'à ce qu'elle revienne à la scène de l'Odéon sous la direction d'Antoine. Lugné-Poë ne quittera pas tout de suite le Nouveau-Théâtre puisqu'on annonce pour le 2 février « une matinée littéraire en mémoire de Georges Rodenbach ».

Le Revisor, estime le journal, offre une « donnée » dramatique qui semblerait à première vue « un peu mince ». Mais l'auteur a su habilement la développer avec « une verve infinie » pour dénoncer « la corruption de l'administration russe », où se détache la scène qui montre le faux inspecteur général qui « devient dupeur conscient, se grise de paroles après s'être grisé de vin, s'en fait accroire à lui-même et, vantard, épateur, finit par se convaincre de sa propre importance, par se prendre pour un haut fonctionnaire ». « Fort gaie, mouvementée comme un vaudeville, mais cinglante comme une satire et une caricature géniale », l'œuvre se révèle en outre « pleine d'observations et de piquants traits de mœurs ». Son brio fait songer « à certaines

²⁷ *La Réforme*, 12-02-1896. Voir Lacroix, Jean, « Eekhoud, Georges », site internet de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique : <https://www.arlfb.be/composition/membres/eekhoud.html>.

comédies du grand siècle dramatique anglais » : celles de Ben Jonson (*Volpone*, 1606 ; *The Alchemist*, 1610), de John Webster (*Anything for a Quiet Life*, probablement écrite en 1621) ou de Francis Beaumont et John Fletcher (*The Scornful Lady*, 1616).

Le journal *Le Soir* du 30 décembre 1898 n'est pas du même avis. Si le sujet « offrait des ressources », l'auteur n'en a « tiré qu'un parti banal », dont résulte « un comique indigeste, lourd comme les bottes de cosaques dont tous les personnages sont chaussés... » L'ouvrage est réduit à « une imitation du vaudeville de l'ancienne manière française ». « Malheureusement, il manque au pastiche les meilleures qualités qui puissent nous faire goûter encore la forme des modèles. » Comme il n'est « bon bec que de Paris », le chroniqueur va aux enchères, sur ce plan. « De l'esprit », poursuit *Le Soir*, « il n'en faut pas chercher dans cette pièce russe en cinq actes, qu'un maître français, au point de vue de la longueur, eût déjà réduite à trois » – un de ces « maîtres » qui étaient au même moment à l'affiche : Pierre Wolff avec *Le Boulet* ou Victorien Sardou avec *L'Oncle Sam*.

En tout cas, *Le Revizor* trouve aussi bon accueil de la presse flamande. *Het Laatste Nieuws* du 2 février 1899 salue le « grand succès » que la pièce a remporté, en même temps qu'il annonce qu'elle sera suivie de « l'œuvre maîtresse de Camille Lemonnier, *Un mâle* ». La souffrance des Russes lors des conflits qui les ont opposés aux Tartares et aux Turcs a fait place à celle qui les affronte à présent au Japon. « Dans la petite Russie, le pays de Gogol, la tradition est toujours vivace selon laquelle le soldat russe est accompagné à la guerre par des rhapsodes ou des chanteurs folkloriques²⁸. »

ENFIN DOSTOÏEVSKI (1888-1895)

En septembre 1888, le *Journal de Bruxelles* consacre un long article à la transposition théâtrale de *Crime et châtiment* donnée à l'Odéon par Hugues Le Roux et Paul Ginisty²⁹.

Travail habile, mise en scène émouvante qui n'a cependant pas produit tout l'effet qu'on en attendait. C'est que cette œuvre, toute d'analyse et de

²⁸ *Het Laatste Nieuws*, 05-03-1904.

²⁹ *Journal de Bruxelles*, 25-09-88.

psychologie, apparaît à la scène avec des trous. (...) Dans le livre, parce que c'est expliqué et détaillé, on comprend un Rodion Romanovitch qui prêche la vengeance directe d'individu à individu et, criminel, se donne comme un justicier. (...) À la scène, sans les enveloppements et les graduelles habiletés du récit, tout cela choque ouvertement, non moins que la paradoxale scène où Sonia, la fille perdue, conseille à Rodion l'aveu de son crime pour échapper au tourment de son remords.

La version dramatique se réduit à des gestes, à des paroles, alors que le livre déploie « l'extraordinaire appareil cérébral du criminel lui-même, dont c'est le génie de Dostoïevsky d'avoir mis à nu sous nos yeux le fonctionnement de lobes et de fibres ».



Adaptation théâtrale de *Crime et châtiment* par Le Roux et Ginisty, donnée au Théâtre de l'Odéon en 1888. Cliché BNF.

« Dans tout cela passe un grand souffle de pitié suprême » : cette « pitié pour la créature tombée » qui est « un trait caractéristique des Russes », comme l'écrit de Vogüé « en citant cette phrase de Gogol » : « Rappelle-toi le touchant spectacle qu'offre notre peuple quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie. Chacun leur apporte du sien, qui des vivres, qui de l'argent, qui la consolation d'une parole chrétienne. Aucune irritation contre le criminel ; rien non plus de cet engouement

romanesque qui ferait de lui un héros³⁰. » Pour le reste : « À tort ou à raison, le public français n'a plus ces indulgences et c'est ce qui explique qu'il se soit intéressé modérément aux détresses de conscience des misérables de *Crime et châtiment* ». « Nos idées françaises de bon sens et de délicatesse s'accoutument mal de tous ces sophismes sociaux et moraux. »

Le Soir croit devoir suivre sur ce point la chronique parisienne. Son édition du 30 août 1890 accorde un retour furtif à Dostoïevski dans une critique déterminée du « Chauvinisme artistique » et de ses « niaiseries ». « À Paris, dans un monde restreint de lettrés où tout reste soumis à la mode, ce chauvinisme fatal est entrecoupé d'accès d'exotisme, qui ne le rendent d'ailleurs que plus féroce et plus intransigeant. La vogue, mystérieusement impressionnée, se tourne subitement vers telle littérature étrangère. » C'est ainsi que Tolstoï et Dostoïevski ont affolé « bien des mondains et des mondaines, qui n'y pouvaient comprendre grand' chose ». La « logique politique » a fait la Maison des Morts, *qui sont à coup sûr un des plus beaux livres et en même temps un des plus russes*, « l'âme norvégienne » – si ce n'est pire, puisqu'il faut bien « changer ses admirations comme on change la forme des chapeaux ». « Qui sait, un jour viendra peut-être où Paris, renonçant aux poncifs railleurs, découvrira l'âme belge. Il en est déjà à M. Maeterlinck... »

Cependant, l'exemple parisien semble avoir, en quelques années, exercé son influence sur *Le Soir*. Le journal fut-il contraint de réviser quelque peu l'approche négative qu'il avait donnée de la littérature venue de l'Est ? Un article sur « La décadence du roman russe », le 31 janvier 1895, explique celle-ci par « le génie du comte Tolstoï, qui a fait le vide autour de lui de la même façon que Wagner, par la supériorité même de son génie, a fait le vide dans la musique contemporaine ». Le rayonnement de l'auteur de *Guerre et Paix* était comparé à celui de Shakespeare, « qui a tué tous ses confrères les vieux dramaturges anglais³¹ ». Le journal devait cependant reconnaître que Tourgueniev et Dostoïevski devaient figurer, au sommet des lettres russes, aux côtés de Tolstoï.

Du coup, l'intérêt pour l'auteur de *Crime et Châtiment* s'est considérablement accru. Un revirement total caractérise *Le Soir*, journal de la bourgeoisie francophile. Celui-ci met en évidence la cruauté du régime russe – sans équivalent en Occident.

³⁰ Vogüé, Melchior de, *Le Roman russe*, Paris, Plon, 1886, p. 117.

³¹ Le journal rapportait les idées de Victor Bourénine, « le critique littéraire du *Novoid Vremia* ».

Un article intitulé « Dostoïevsky au bagne », le 5 décembre 1895, rapporte comment, « condamné à mort pour affiliation à une société secrète, le grand écrivain russe Fedor Dostoïevsky se vit mener un matin sur le champ des exécutions ». Il dut y « assister au supplice de quelques-uns de ses co-accusés », dans l'attente de l'application d'une peine qui fut commuée en « vingt ans de travaux forcés » en Sibérie. « On n'a pas oublié », écrit le journal, « les fidèles et touchants portraits qu'il nous a laissés de ses chefs et de ses compagnons de captivité, dans ses *Souvenirs de la Maison des Morts*, qui sont à coup sûr un des plus russes de la littérature russe tout entière ». L'œuvre avait atteint en 1888 la quatrième édition dans la traduction de Charles Neyroud donnée chez Plon avec la préface du comte de Vogüé.

Le Peuple, apparu en 1885, semble avoir attendu une douzaine d'années avant de s'intéresser à *Crime et Châtiment*, mais il révèle l'écrivain russe à ses lecteurs à grand fracas. Le 13 janvier 1898, il annonce : « Le théâtre du Gymnase vient de donner avec le plus grand succès la première représentation du drame *Crime et Châtiment* », dans la version de Le Roux et Ginisty, d'après l'œuvre de l'auteur « qui forme avec Nicolas Gogol et le comte Léon Tolstoï la trilogie des grands romanciers russes modernes ». « On connaît le sujet de *Crime et Châtiment* qui fut traduit dans notre langue en 1885. » La traduction, due à Victor Derély, avait paru chez Plon en 1884. Le journal résume le sujet d'un « livre qui renferme peut-être quelques parties conventionnelles d'un certain romantisme, mais dont ceux qui ne l'ont pas lu ne sauraient s'imaginer la saveur nationale, l'âpre et étrange simplicité, la sombre atmosphère qu'atténue à peine la mélancolique et vague éclaircie finale ».

La note est signée du militant socialiste Célestin Demblon, alors professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles, créée par des dissidents en réaction à l'idéologie et à la politique de l'Université Libre de Bruxelles³². Il écrit : « Comme il arrive généralement, et pour des raisons qui se conçoivent sans peine, le drame peut [ne pas] valoir le roman. Néanmoins, il suffit amplement pour donner une idée de l'œuvre originale et pour secouer les assistants. Fedor Dostoïewski est le plus apitoyant des écrivains russes. C'est un Dickens sur fond de Stendhal. » Demblon loue surtout l'interprétation de Henry Krauss – dont on paraît avoir oublié aujourd'hui le rôle dans celui de Raskolnikov, au profit de prestations dans les pièces de Courteline ou

³² Kunel, Maurice, *Un tribun... Célestin Demblon*, Bruxelles, Éditions de la Fondation Joseph Jacquemotte, 1964, spéc. p. 59 sv.

de Victorien Sardou. Plus ça change... Le chroniqueur signale un autre aspect de la biographie de celui qu'il appelle un « grand tragédien » : Liège a la « rare fortune » de le posséder, mais son « départ va laisser un vide énorme ». Lui aussi « comprend admirablement les natures septentrionales ». « La salle, qui était comble, enthousiasmée, lui a fait ovation sur ovation et, comme c'était justice, elle a associé à son triomphe l'excellente troupe du Gymnase, M^{me} Andral et M. Bonarel surtout. »

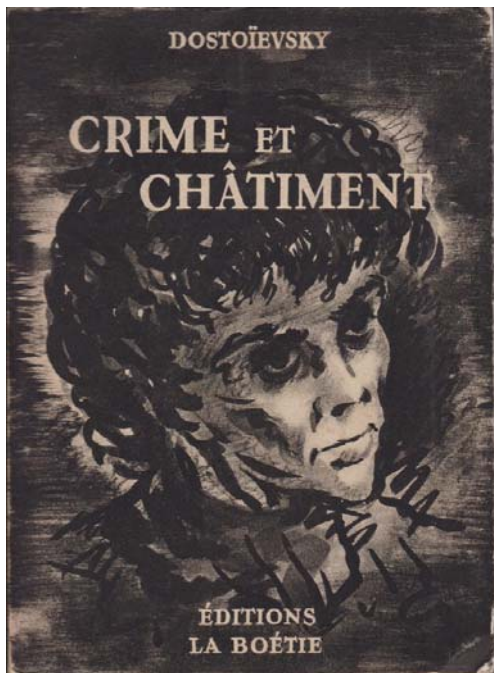
On ne s'étonnera pas de voir *Le Peuple* répercuter la nouvelle de la création du *Revizor* au Nouveau-Théâtre à la fin de l'année 1898, à la suite du *Mariagicide* de Charles Van Beneden, qui balance *La Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam par l'apologie la plus bourgeoise et la plus religieuse de l'institution du mariage³³. La comédie de Gogol « obtient un énorme succès ». Le journal se manifestera davantage lors de la première Révolution russe de 1905. Il est curieux de relever alors l'espoir d'une chute de l'absolutisme tsariste sous la pression du « socialisme occidental », quand la culture russe aura totalement assimilé « une littérature où nous voyons briller les noms de Gogol, de Dostoïewski, Tolstoï, Maxime Gorki³⁴. » Les déceptions de Tourgueniev connaissent parfois d'étranges ricochets, quand on considère l'effet produit à l'Est par le bon-vivre et le bien-penser des pays européens et des U.S.A., propagés par la « tyrannie médiatique » – à condition de ne pas envisager celle-ci à partir des idées de Jean-Yves Le Gallou³⁵.

Les rebonds et retours de l'Histoire dépassent largement le cadre de la présente étude. Celle-ci ne vise qu'à attirer l'attention, d'un point de vue national et parfois très régional ou anecdotique, sur le souvenir d'une littérature qui, à l'instar des civilisations et a fortiori des nations, est toujours susceptible de sombrer dans l'oubli.

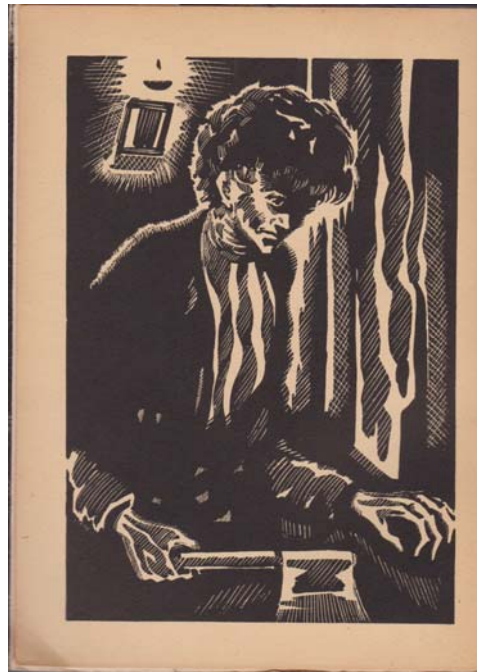
³³ *Le Peuple*, 21-12-1898, 27-12-1898, 28-12-1898, 30-12-1898, 30-01-1899.

³⁴ *Le Peuple*, 05-02-1905.

³⁵ Voir ma communication sur « Les membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et la pétition *La Wallonie en alerte* (1949) » présentée au Collège Belgique le 8 février 2022, mais qui sera mise en ligne par mes soins.



F. Dostoïevsky, *Crime et Châtiment*. Trad. nouvelle et intégrale de Léon Brodovikoff. Frontispices de RALI [Raoul Livain], Bruxelles, Éditions La Boétie, 1944, 2 tomes.



Frontispice de Raoul Livain pour l'édition de *Crime et Châtiment* aux Éditions « La Boétie », t. I.

CONCLUSION : UNE « ÈRE NOUVELLE » ?

Paradoxalement, il appartient au *Soir*, parti sur le tard à la découverte de la littérature russe, de consacrer la littérature russe dans le cadre d'une « Nouvelle ère » politique et culturelle. Celle-ci s'ouvre au moment où « les chefs d'État de France et de Russie ont, en rade de Cronstadt, à bord du *Puthuau*, proclamé l'existence d'une alliance franco-russe, pour la paix, le droit, la justice et l'équité³⁶.

« Que peut espérer la civilisation de l'ère nouvelle ? » Trois nations pouvaient se prévaloir du titre de « tutrices de l'univers » : la France, l'Angleterre et l'Allemagne. « La déchéance, la diminution de l'une de ces trois puissances constitue une perte irréparable pour l'humanité entière. » Que les patriotes s'écrient : « Périssent l'humanité plutôt que ma patrie ! » Ils montreront seulement qu'ils aiment leur pays plus que le monde. Jaurès a parlé d'idéal commun. Des clairvoyants diront : « Beau mot ! Pourvu que ce ne soit pas, de Constantinople à Berlin, de Saint-Petersbourg à Paris, un commun idéal d'oppression, de réaction et de violence. » Crainte chimérique ? On

³⁶ *Le Soir*, 03-09-1897.

peut s'inquiéter que les républicains commencent par trouver attractive la nouveauté consistant à mettre les institutions françaises, sous le drapeau de l'alliance, « sur le pied des institutions russes », avec « les baisers du Tsar ». Certains ne seraient-ils pas tentés par l'idée « d'une petite dictature en attendant un roi ou un empereur qui demanderait la Sibérie à prêter à son cousin moscovite ? » Bref, selon les mêmes, « les républicains font semblant de croire à la possibilité d'une Russie... républicaine ».

On devine où intervient dans cette réflexion la littérature russe. « Dans ce mouvement commun, quoique varié, vers le progrès, les deux peuples pourraient agir heureusement l'un sur l'autre, dit ce bon M. Jaurès. En fait, déjà la partie la plus haute et la plus libre de la pensée russe a enrichi et renouvelé la pensée française : Tourgueneff, Herzen, Gogol, Dostoïevsky, Tolstoï nous ont préparés à une vision nouvelle du monde, à je ne sais quelle sympathie douloureuse et tendre pour les souffrants, les errants et les humiliés. » Que la France républicaine, « si attardée en réaction » qu'elle paraisse aujourd'hui, exerce à son tour « une action sur la marche même des choses russes ». Elle « est restée un grand nom révolutionnaire ». Elle apporte au dehors « tout un ardent passé de combats pour la justice ».

L'auteur de l'article doit pourtant affronter un obstacle : « La Russie ne lit pas, ne sait pas lire, ne peut pas lire. » « La liberté de la presse n'existe pas là-bas. Les choses hétérogènes ne s'additionnent pas. Avec un pays qui sait beaucoup et un pays qui ne sait rien, on ne fait même pas un pays qui sait peu. » Or, « l'histoire nous apprend que les peuples qui marchent en avant des autres s'exposent à se voir dépasser en donnant le bras aux trainards ».

L'article est signé d'Auguste Cauvin, dit d'Arsac (1856-1937). Après une tentative infructueuse de fonder au Brésil une communauté fouriériste, poursuivi par la police, il se réfugie à Bruxelles où il devient rédacteur au *Soir* en 1888 et se lie avec Maeterlinck. En 1899, il réclame le droit des femmes. Il revint à Bruxelles et au *Soir* après la première guerre mondiale et combat le rexisme³⁷.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Daniel Droixhe, *Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski et la littérature russe dans la presse bruxelloise de 1850 à 1900 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2 juillet 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>

³⁷ Deault, Désiré, « Arsac (Auguste D') », *Biographie nationale de Belgique* 34, 1967 (Supplément, t. VI, fasc. 1^{er}), col. 25-34 ; Cosson, Jean Michel, « Cauvin dit d'Arsac », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Charles Fourier Fr.* Le site de l'Association d'études fouriéristes et des *Cahiers Charles Fourier*, déc. 2013 - <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article646>.